

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Héribert VEUTHEY

Un lâche

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 269-272

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

UN LÂCHE

Il avait laissé, tout là-bas, dans un coin ensoleillé de la terre de France, sa femme et ses deux fils. Le jeu, sa passion maudite, l'avait sollicité, et, sourd aux exhortations de ses proches, il était parti, emportant avec lui presque toute sa fortune. —

Il avait nom Louis d'Alcarin ; c'était, au fond une assez bonne nature, mais un caractère déplorablement faible. Il se leurrait, le malheureux, des fols espoirs que le hasard des jeux lui serait favorable, et il voulait gagner sur le tapis vert l'argent qu'il n'avait pas le courage de s'acquérir par un travail honnête.

Il était parti.

Les premiers jours, la fortune lui sourit assez régulièrement. Cette satisfaction, très naturelle, qui s'attache au gain, les plaisirs de la vie mondaine et bruyante des villes de jeu, le décidèrent à prolonger son séjour. Il écrivit une lettre très détaillée et très affectueuse à sa famille, et, le lendemain, il se rendit comme de coutume, au casino. —

Le sourire aux lèvres en homme que le succès a coutume de favoriser, il salua les personnes avec lesquelles il avait déjà lié connaissance, et se mit flegmatiquement au jeu.

Aux premiers tours, la fortune lui demeura fidèle ; et les vieux habitués de la roulette s'étonnaient du bonheur de M. d'Alcarin. Déjà on s'approchait de lui, on le flattait. Mais subitement tout changea ; il perdit coup sur coup ; les billets bleus disparaissaient avec une effrayante rapidité dans le gouffre insatiable qu'est une table de jeu.

Le malheureux s'énervait visiblement.

Enfin il s'aperçut qu'il ne lui restait plus que ce qu'il avait apporté de chez lui, vingt-cinq mille francs !

Une sueur froide perlait à son front. « Comment, en quelques minutes ai-je pu perdre tout ce que j'avais gagné en plusieurs jours ! Ah ! malheureux ! »

Subitement, une image effrayante passa devant ses yeux : il se vit retournant en France ruiné, désespéré d'avoir exposé au hasard la fortune qu'il possédait ; puis, au même instant le tableau changea, et il rentrait chez lui riche, le portefeuille garni de ces billets bleus que l'on jetait avec tant de profusion dans cette salle...

Alors la voix du croupier sonna lente, monotone, funèbre comme un glas :

« Faites vos jeux, Messieurs ! Rien ne va plus ! »

Nerveusement, M. d'Alcarin, jeta sur le tapis fatal les vingt-cinq mille francs qui lui restaient.

Sa poitrine se souleva haletante, durant cette minute où il jouait son avenir et celui de ses enfants.

Il avait choisi le numéro 4. La bille lancée glissa sur le verre, fit deux ou trois fois le tour de la table, sembla, par instant, vouloir s'arrêter ; enfin elle ralentit sa course toujours davantage, et s'arrêta.

Le croupier noir annonça aux joueurs que le numéro 1 était sorti gagnant.

Louis d'Alcarin avait perdu.

Ruiné ! Il était ruiné !

L'effrayante réalité se présenta alors tout entière à son esprit affolé. Il vit le déshonneur, la douloureuse pauvreté, pour lui sans remède, il revit les années insouciantes de sa frivole jeunesse, puis les beaux temps, où, savourant les premières joies de la paternité, il prenait doucement sur ses genoux ses deux fils, il lisait dans leurs yeux purs l'amour que leur bouche enfantine ne savait pas encore exprimer — Ah ! ses fils !... Mais, c'est pour eux qu'il était ici maintenant, c'est pour leur assurer une éducation supérieure, que ses ressources, autrefois, ne lui permettaient pas de leur donner.

Il vit enfin cette minute suprême, qui venait de s'écouler, et où il avait hasardé son bonheur dans cette salle infernale...

Il se sentit la tête lourde ; les tempes lui battaient et les pensées les plus effroyables lui traversaient le cerveau.

Il sortit précipitamment...

Au dehors, il ne fut pas mieux. Toutes ces personnes habillées de noir avec qui tout-à-l'heure il partageait les plaisirs d'une vie facile lui paraissaient être venues là pour son enterrement et les motifs légers que jouait

l'orchestre dans le parc sonnait pour lui comme une marche funèbre.

La tête baissée, sans voir personne, le cerveau hanté d'affreux cauchemars, il gagna son logement.

Il alla droit à l'armoire, en sortit une paire de pistolets chargés, en examina l'amorce et s'assit à table. Il écrivit longtemps, près d'une heure ; c'était ses dernières volontés qu'il adressait à son épouse et à ses deux enfants ; il leur dit qu'il était ruiné, et qu'il ne pouvait pas survivre à l'infamie ; puis, pressant à ses lèvres le papier suprême, il se leva et... soudain une détonation lugubre remplit la maison. Louis d'Alcarin était mort, comme il avait vécu, en lâche.

Une large tache de sang macula de rouge le testament resté ouvert sur la table, imprimant le sceau de l'infamie au dernier acte du suicidé.

H. VEUTHEY